

Second degré

MILITANT FREINET ET PROF D'E.N.

Une interview de Christian POSLANIEC
par l'I.D.E.M. 72



Qu'est-ce qu'un prof d'E.N. ?

Un professeur d'école normale, c'est, ni plus ni moins, un professeur de C.E.S. ou de lycée, c'est un prof certifié, maître-auxiliaire ou agrégé, le même type de formation... simplement, on est dans une E.N., soit parce qu'on l'a demandé, soit parce qu'on nous y a mis de force, pour un premier poste par exemple, ce qui se fait de plus en plus car ce type de tâche rebute. En tant que prof d'E.N. on a droit, parce que c'est une «conquête syndicale», à des stages d'adaptation aux E.N., ou de formation continue ; les stages d'adaptation durent actuellement un an ; quelqu'un nommé en premier poste dans une E.N. peut en faire un avant d'y entrer, et les autres ont droit à des stages de six mois.

La seule différence entre les profs d'E.N. et les autres, c'est au niveau du service : je n'ai que douze heures de ce qu'on pourrait appeler les cours, et il y a six heures de travaux du genre : concertation pédagogique, visite des F.P. (formation professionnelle) dans les classes lorsqu'elles sont en stage, et ce qu'on appelle la direction morale et pédagogique.

Quel est le type de recrutement social à l'E.N.F. ?

Après avoir eu pendant longtemps — quand il y avait encore des classes pré-bac dans les E.N. — un recrutement d'origine surtout paysanne, on a de plus en plus un recrutement de type petit-bourgeois, c'est-à-dire, fils ou filles d'enseignants, d'employés, de commerçants ; on a quand même 20 à 30 % de filles d'agriculteurs.

En outre, la plupart maintenant ne viennent pas directement à l'E.N. après une année de seconde : elles font soit un an de fac, pour essayer quelque chose, soit des études d'infirmière pendant un an, soit vendeuse ou autre. Ça donne un autre type de recrutement que celui que j'ai connu il y a quinze ans à l'E.N. quand j'y étais élève.

Y a-t-il un travail d'équipe pédagogique ?

Je n'ai jamais réussi à bien définir si on faisait un travail d'équipe pédagogique. Disons que, d'une part, il y a concertation entre les profs d'E.N. puisqu'on a une heure par semaine payée pour ça, d'autre part on a des modes de fonctionnement tels que, souvent, on est forcé de se concerter plus ou moins spontanément pour des trucs interdisciplinaires. Et puis, il y a ces équipes de fait, celle des trois profs de français par exemple, qui travaillent ensemble sur la structure «module» : on arrive tous les trois ; il est évident qu'il faut un minimum de concertation, ce qui ne veut pas dire qu'on est une équipe Freinet.

Quelle est ton attitude vis-à-vis des autres collègues ?

Vis-à-vis des autres collègues, ça a beaucoup évolué : la première étape consiste à faire son trou en tant qu'«anormal», parce qu'on est considéré comme tel quand on n'a pas les mêmes exigences que d'autres : il y a toute une forme d'affrontement, de provocation de ma part, où j'apparais très longtemps comme un emmerdeur, comme celui qui remet tout le temps tout en question. Puis il y a une deuxième phase qui est beaucoup plus douce, quand je suis accepté en tant qu'individu, qu'on s'aperçoit que ce n'est pas parce que je gueule que je ne fous rien, que ce n'est pas parce que je prône la pédagogie Freinet qu'il faut confondre ça avec du laisser-aller... Bon ! Tous les schémas qu'on plaque sur la pédagogie Freinet. La troisième phase, c'est quand les gens

s'intéressent plus à ce que je fais et commencent à discuter à fond. Dans ce cas-là, je suis accepté.

Il y a des gens que j'aime bien, avec qui je discute davantage, vers lesquels je vais de plus en plus, c'est le cas avec une collègue de maths qui avait, je croyais, une pédagogie directive, et qui, en fait, travaille un peu dans notre sens.

Et vis-à-vis des maîtres d'application ?

J'ai travaillé toute l'année avec eux, puisque d'une part il y a eu un stage de maîtres d'application à l'E.N. pendant six semaines, et d'autre part, il y a une structure de fonctionnement qu'on appelle des ateliers pédagogiques qui fait que chaque jeudi après-midi, et par alternance de quinze jours, se met en place un groupe de normaliennes, de maîtres d'application et de profs d'E.N. : on travaille dans un groupe restreint sur un thème précis ; j'ai travaillé surtout avec un groupe, sur l'agressivité, et un peu avec un autre sur l'appréhension de l'espace par l'enfant. Mais j'aimerais bien que les facilités qu'ils ont de travailler avec nous soient étendues à d'autres que ça intéresse également et qu'ils puissent réellement se libérer en cours de semaine pour venir travailler. D'ailleurs, je travaille aussi bien avec des «non-maîtres d'application» qu'avec des maîtres d'application.

Et avec l'administration ?

Les rapports avec l'administration c'est extrêmement particulier. Jusqu'à l'an dernier, on a eu une directrice très intéressée par la pédagogie en général et favorisant réellement tout ce qui pouvait se passer de pédagogie dans son établissement, allant jusqu'à payer de sa personne lorsqu'il y avait des ennuis... Celui qui lui a succédé n'est que directeur d'étude et, pour le côté purement administratif, c'est le directeur de l'autre E.N. qui est responsable. Ce qui crée une situation assez ambiguë.

Je crois que le rôle que joue un chef d'établissement est vachement important pour ne pas empêcher, je ne dis même pas pour favoriser, mais pour ne pas empêcher que les choses se fassent. Il se trouve qu'on a eu une directrice favorisante assez longtemps pour nous permettre de constituer un groupe, je dirais presque de pression, face à n'importe quel administrateur à l'heure actuelle. Ça se défera peut-être si on a un directeur qui parvient à casser des choses entre les gens, mais pour l'instant c'est le statu quo.

Et face à l'inspection ?

Là-dessus on a des positions à peu près cohérentes avec d'autres collègues. L'inspecteur ne nous apporte rien. A la rigueur on peut discuter avec lui sans croire à sa tâche coercitive !

Peux-tu parler des contrôles et des examens ?

Les textes officiels demandent des contrôles semestriels (quatre en deux ans) suivis par le C.F.E.N., examen final à faire passer selon des normes précises.

Accepter cela c'est entériner une relation hiérarchique entre les filles et nous : une majorité des profs à l'E.N.F. du Mans sont d'accord pour annuler cet effet ; en l'occurrence, puisqu'on a le pouvoir de notation continue, le C.F.E.N., ça consiste à trouver des moyens, si possible collectifs, pour renverser et même annuler ce pouvoir.

On l'annule de diverses façons ; par exemple : pour un bilan semestriel, on s'entend pour mettre la même note à toutes ;

c'est-à-dire qu'on réduit cela à un contrôle binaire, « admise ou pas admise ». Si on garde encore ce contrôle binaire c'est précisément par mesure de conciliation vis-à-vis des gens qui croient qu'il y a des critères d'évaluation du bon et du mauvais... C'est la même chose au C.F.E.N.

On refuse le classement et les bilans administratifs mais ça n'empêche pas le contrôle pédagogique, ce qui n'a rien à voir avec les notes ! Nos discussions sont parfois sanglantes, mais on peut dire nos désaccords profonds qui ne s'appuient pas sur des notes et des classements, c'est-à-dire des mesures coercitives.

On arrive ainsi à une prise en charge de la vie et du travail par les groupes et les profs ensemble : la concertation est réelle, la disparition du contrôle de la vie quotidienne est aussi, heureusement, réelle, et l'absence de coercition est presque totale.

Quels sont les outils que tu utilises à l'E.N. ?

Je ne peux pas utiliser comme dans le primaire et le secondaire des plans de travail, des bilans individuels et collectifs : ce serait très vite compris comme un contrôle de prof en douce.

Avec la correspondance naturelle, j'ai essayé de faire en sorte que les filles prennent en charge un organigramme, afin de savoir exactement où en étaient à chaque fois les échanges : elles l'ont fait mais ne l'ont pas poursuivi...

Cette année j'ai fait acheter une imprimerie et un limographe par l'E.N., mais c'est plus pour une initiation à des techniques qui leur seront ensuite utiles dans la classe que pour vivre quelque chose en pédagogie Freinet à l'E.N.

Pour démarrer, au début de cette année, j'ai eu l'idée des placards ; sur chaque placard il y a un titre : la pédagogie Freinet, la linguistique, l'apprentissage de la lecture par la méthode naturelle, les différentes méthodes d'apprentissage de la lecture, la poésie, les instructions officielles, etc. Il y a une vingtaine de placards plus certains sans étiquette, qui restent libres. A l'intérieur, j'ai entassé tous les documents que je pouvais posséder sur le thème ; dans la mesure du possible il y a également une fiche-guide qui permet d'arriver à un travail concret.

Etre prof à l'E.N., est-ce un choix ?

Oui, c'est un choix : après avoir essayé de faire ce qu'on peut appeler de la pédagogie Freinet dans le secondaire, j'ai effectivement choisi d'aller à l'E.N., parce que ça me paraissait un endroit stratégique, un lieu de passage pour des tas de gens et j'ai pensé que c'était un endroit plus intéressant que d'autres.

Remarque, avec des adultes, la pédagogie Freinet pose des problèmes : au début, j'ai essayé d'appliquer tel quel le texte libre ; ça a peut-être marché pour une fille. Très rarement il y en a qui écrivent des textes avec affichage ou parution dans le journal ; ce n'est pas leur mode d'expression favori ; disons que l'écrit est artificiel ; s'il y a expression libre c'est plus au niveau de la communication.

J'ai élaboré cette « méthode » des placards parce qu'il y a besoin de sécuriser et à la fois de désécuriser les filles qui débarquent du lycée avec une bonne pédagogie coercitive derrière elles depuis des années : il faut arriver à leur donner confiance en quelque chose tout en n'imposant pas le même genre de « trucs » ! Avec cela, elles peuvent se raccrocher pendant un moment ; puis petit à petit, certains travaux engagés avec l'espoir de se « former » institutrice, de trouver « la vérité » ne sont pas achevés car il n'y a pas une vraie motivation humaine derrière.

C'est la période de désécurisation où je refuse de les prendre en charge ou de leur servir de béquille avant qu'on puisse suffisamment creuser les choses pour arriver au fond du problème, à savoir ce qu'elles veulent vraiment !

Les placards ne proposent plus rien mais les filles n'osent pas encore proposer ce qui les intéresse ; les questions surgissent : « Qu'est-ce qu'on peut faire à l'E.N. ? Pourquoi s'y emmerde-t-on alors qu'on est payé, qu'on a des disponibilités, du matériel ?... » Enfin, les désirs fondamentaux sont exprimés et on peut vraiment avancer...

Alors c'est le tâtonnement expérimental ?

L'idée du tâtonnement expérimental est largement admise à l'E.N.F. et souvent, ça ne reste pas au niveau des idées, ce qui explique l'insistance des profs à faire préciser la différence entre pédagogie Freinet et pédagogie traditionnelle (rénovée ?). En fait, la vraie différence, pour moi, se situe au niveau de la

motivation des filles. En effet, la plupart des collègues s'en tiennent à la motivation institutionnelle : il s'agit d'une formation professionnelle donc la motivation est définie par avance : l'ensemble des connaissances, des techniques nécessaires pour enseigner ! Or moi, je m'efforce de faire surgir de vraies motivations, ce qui est lié au vécu actuel et concret, ou aux points de fixations ancrés dans le passé, ou aux intérêts intellectuels ou culturels qui n'ont pas forcément de lien avec la formation professionnelle. Mais pour cela, il faut avoir approfondi suffisamment ses objectifs pédagogiques et avoir un contact suffisant avec les filles : on les considère trop souvent comme des adultes finies, achevées, à qui on parle d'égal à égal, alors qu'il y a une autre forme de respect et d'égalité qui est de reconnaître la différence et de savoir vraiment qui sont les gens qui sont en face de soi...

Evidemment, tout ce qui est d'ordre relationnel, expression orale et communication n'apparaît aucunement par des réalisations concrètes s'inscrivant dans le projet de formation professionnelle ; je reconnais bien l'utilité de cette dernière mais je n'en fais que le deuxième temps d'une formation éducative.

En quoi consiste cette formation, pour toi ?

J'ai d'abord employé des techniques de déblocage corporel et de l'écriture : ça a marché très bien quand j'avais à m'occuper de petits groupes ; ça finissait par former un groupe-classe dans lequel j'étais inclus comme individu et non comme prof, et on arrivait à une sorte d'autogestion, à une expression de leurs besoins ainsi qu'à leur réalisation. Maintenant, il n'y a plus de lieu où l'on peut encore instaurer cela.

Ma solution actuelle au niveau de la communication n'est pas forcément réalisée pendant les cours ; c'est souvent en dehors des structures et de l'emploi du temps de l'E.N. : cela va de ma prise en charge d'une classe pour une technique particulière, jusqu'à un travail sur un thème donné, le soir, chez l'un ou chez l'autre. C'est ainsi qu'un groupe approfondit « le conte », un autre a fait un photo-roman et un autre tourne un film, le mercredi... Ainsi vont se créer des liens d'amitié ; certains vont s'intéresser à la pédagogie Freinet et en deviendront peut-être « le cheval de Troie » !

Mais comment justement fabriquer ce « cheval de Troie » ?

Je crois que c'est tout le problème ! Des filles reviennent du congrès de Clermont, c'est parce qu'elles ont pris confiance petit à petit en ce que je raconte qu'elles sont allées voir ce que c'est. Au retour, je vois ce groupe de filles prendre une responsabilité nationale, lancer une réunion à grand renfort d'affiches, organiser quelque chose qui va déboucher probablement sur des rencontres régionales entre normaliens et normaliennes, sur une information de ce qui se passe dans les différentes E.N. Ça débouche donc sur une action politique, pédagogique, institutionnelle : c'est cela que je cherche, quelque chose qui ait une cohérence interne ; pas uniquement que l'an prochain, une fille bombardée dans sa classe, fasse des techniques Freinet, ou fasse « mieux » la classe... Ce n'est pas seulement qu'elle se sente « mieux armée » ! C'est aussi quand une fille m'écrit plusieurs années après, pour me dire qu'elle a compris ce qu'est la correspondance et me demander des informations supplémentaires.

Il faudrait voir ce que les filles deviennent plusieurs années après l'E.N., quel type de rapport elles ont avec les enfants, les parents, et leur administration... Elles n'ont pas besoin d'être à l'I.C.E.M. pour faire du boulot intéressant ! D'ailleurs, si elles y rentraient comme ça aussi sec, ça m'inquiéterait plutôt car cela prouverait que c'est au nom d'une aura que j'ai sur elles et non par un choix véritable.

Je me méfie comme de la peste de ce genre de mythe qu'on peut engendrer ainsi !

Quelles sont les qualités que tu cherches à développer chez les F.P. ?

Je dirai l'insolence... Je me suis aperçu qu'il fallait commencer par exploser pour sortir de son corps ; la plupart sont trop sages ou alors elles ont des masques.

L'agressivité parfois... Ensuite il faut arriver à ce qu'elles soient capables de se dire les choses en face sans se vexer.

La tolérance et l'écoute...

Quels sont tes critères d'aptitude à l'enseignement ?

Des critères, a priori je n'en ai pas. La seule aptitude c'est d'être capable de « tenir » sans piquer une dépression nerveuse dans les semaines qui viennent. Cela a des conséquences : cela veut dire

connaître assez ce qu'on supporte et ce qu'on ne supporte pas, ce qu'on cherche avec des mêmes, quels trucs affectifs on tente de vivre, pour ne pas se trouver brusquement face à une réalité démolissante.

T'est-il arrivé de déconseiller à des futures enseignantes de continuer dans cette voie ?

Instit, c'est avant tout un métier, une source de fric : à partir du moment où elles sont dans le système, je ne vais surtout pas m'amuser à chercher les «bons» et les «mauvais». C'est un engagement politique de ma part. S'il m'est arrivé de déconseiller à une fille de continuer, c'est qu'elle ne pouvait manifestement pas supporter un groupe de gosses. C'est rare ou alors celles qui ne veulent vraiment pas être enseignantes et qui restent quand même, par passivité, facilité !

Quelles sont les difficultés principales que tu rencontres ?

C'est l'éclatement des groupes : le fait que je travaille avec soixante filles par promotion et non pas avec un groupe-classe. Il a fallu que je reconsidère toute ma vision des choses... Je ne travaille plus avec des individus permanents.

Le fait aussi que des filles débarquent du secondaire toute fermées ; elles ont l'impression qu'on leur dit : «vous êtes libres de faire absolument ce que vous voulez faire», mais elles ont conscience de ne pas nous dire en échange, ce dont elles ont envie, alors on prend le relai en leur disant qu'on ne les oblige à rien mais qu'il serait souhaitable de... D'autre part, elles ne peuvent pas creuser à fond dans une direction et elles ne peuvent pas mettre en place une seule structure de fonctionnement car on ne travaille pas tous de la même façon.

Quelles que soient les méthodes qu'on emploie, il faut au moins un an pour que les «élèves» s'ouvrent. Il y a un tel bouillonnement, tellement de trucs dont il faut s'emparer, qu'un an de latence est nécessaire. Et cette année-là est une année «perdue» du point de vue de l'ingurgitation d'un certain nombre de données scientifiques, pédagogiques, etc. Il faut voir tous les malaises que ça provoque : c'est vachement pas facile à vivre pour un prof d'accepter de rien faire, que le temps fasse son œuvre ; c'est pour cela que pratiquement personne d'autre n'est capable de le supporter toute une année. Mais, généralement, la deuxième année, ce ne sont plus les mêmes, on bosse deux fois plus.

Dans quelles conditions ?

Quand le milieu institutionnel cesse d'être un milieu clos, ce n'est qu'un lieu de passage parmi d'autres ; c'est pour cela que je suis content quand on rompt la barrière entre vie privée et vie publique, vie professionnelle et vie affective : à ce moment-là il se passe vraiment des trucs intéressants ; ça, c'est l'essentiel : quand je ne suis plus le prof, avec des petits groupes de cinq ou six. La variable temps a une importance extrême dans ce cas-là. J'ai toujours souhaité qu'il y ait un an d'adaptation à l'E.N., un an où on pourrait, à la limite, ne rien faire, juste s'adapter à la vie réelle, connaître mieux ce qui se passe.

En deux ans on peut parvenir à ce que s'établissent entre des groupes, des relations autres que celles des filles «masquées» ! Et puis trouver du temps aussi pour faire du travail dit «sérieux», facilitant le boulot d'instit. C'est alors que les objectifs et les techniques de la pédagogie Freinet peuvent prendre un sens pour elles, qu'elles s'y opposent ou se sentent proches d'ailleurs.

Tandis qu'avec des groupes qui restent à l'E.N. six ou trois semaines seulement, il n'est pas question de parvenir à grand chose dans le sens de la communication, de l'échange critique et non agressant. En revanche, avec des instituteurs remplaçants en stage d'un an ou avec des stagiaires de la voie III présents deux ans, j'ai souvent pu réaliser des trucs intéressants, tant sur le plan des relations et de l'organisation coopérative, que sur le plan de la production d'outils utiles.

Y a-t-il une différence entre les F.P. et les instits ?

Il n'y a strictement rien de semblable. Il y a deux différences fondamentales :

— La vie professionnelle ; les instits savent ce que c'est, les F.P. non ;

— La découverte de la société ; les F.P. débarquent du secondaire, elles ont à regarder ce qu'il se passe autour d'elles tandis que les instits ont déjà subi suffisamment d'années pour savoir ce qu'est la société.

En outre, les instits sont parfois moins ouverts ; ils ont plus d'a priori sur l'E.N., beaucoup l'ayant connue différente et bien

moins supportable ! C'est un milieu assez fermé, celui des instits, où le «qu'en dira-t-on» circule avec plaisir.

Et le syndicat ?

Lequel ? Le S.N.I. ?... Au niveau départemental j'ai eu des ennuis avec certains «chefs». Ils se donnent un pouvoir, un rôle, que souvent ils n'ont pas. Ils se comportent souvent comme s'ils avaient la charge morale des instituteurs et c'est extrêmement désagréable ; ça va même jusqu'à la dénonciation publique. Il n'y a que les rapports de force qui peuvent jouer : on se trouve dans des situations d'affrontement politique. On a eu droit à des attaques quasi nominales, à une déformation presque systématique de tous les stages à travers des «bilans-jugements», etc. Pour l'instant ça semble calmé.

Quelles est ta position de prof d'E.N. par rapport à l'I.C.E.M. ? Te sens-tu intégré au même titre que les autres ?

Maintenant oui ; pendant un moment ce n'était pas le cas, d'autant plus que le groupe Freinet départemental, jusqu'à une date récente, ne pouvait pas même comprendre la nature de mes problèmes si différents des leurs. Pourtant, être militant I.C.E.M. et prof d'E.N., cela signifie bien refuser de faire son boulot de prof d'E.N. traditionnel tel qu'on l'attend, faisant passer l'idéologie et la pédagogie officielles, pour faire un autre boulot qui s'appuie sur des objectifs qu'on a en commun à l'I.C.E.M.

Mon refus du rapport hiérarchique à l'intérieur de l'E.N. me paraît fondamental. Dans toutes ces tâches où on peut avoir de l'influence, en tant que chef d'établissement, I.D.E.N., conseiller pédagogique, maître d'application, prof d'E.N. ou autre, il faut commencer par foutre en l'air ce que les autres attendent de nous. Pour moi, le test il est là ; tous les beaux discours ne tiennent pas sans cela. Les instits qui continuent à assurer la sélection, à faire redoubler les mêmes en grande quantité (je ne parle pas des cas particuliers), et les profs du secondaire qui continuent à sélectionner par les notes, à classer... moi je dis que ce ne sont pas des militants Freinet. Ce n'est pas facile et il y a des compromis nécessaires, mais au moins faut-il essayer. Je me méfie autant de ceux qui mettent en avant les risques que de ceux qui mettent en avant les «garde-fous» : il faut prendre ça parallèlement. Au niveau des risques, il faut savoir qu'on peut être réprimé pour ce qu'on fait mais il faut prendre ses responsabilités en s'opposant aux relations hiérarchiques à l'intérieur de son établissement. D'autre part il ne faut pas pour autant jouer les gauchistes de service en envoyant tout promener, par exemple une certaine forme de contrôle pédagogique à partir du moment où il ne s'appuie pas sur la coercition.

Pourquoi es-tu souvent ressenti comme celui qui ne veut rien donner ?

Comme on sait que je suis militant Freinet, tous les ans il y a cinquante personnes qui, à un moment ou un autre, viennent me dire : «Tu pourrais nous parler de la pédagogie Freinet, etc.» Je refuse toujours et je renvoie au groupe départemental. La plupart ne comprennent pas... Mais ceux qui comprennent et cherchent à aller plus loin, débouchent sur un stage animé par les copains du groupe Freinet de façon à ce que les réponses soient collectives. Ce n'est pas un refus de répondre, c'est que je ne détiens pas de vérités à moi tout seul. C'est pourquoi je m'efforce depuis plusieurs années de faire en sorte qu'une commission «écoles normales» existe au sein du mouvement Freinet ; un lieu où je puisse m'adosser à d'autres camarades, pour faire front chaque fois que les crises de découragement ou de désespoir donnent envie de tout plaquer pour retourner peinardement (c'est comme ça qu'on le ressent !) faire de la «bonne» pédagogie Freinet dans un C.E.S. !

Jamais, pratiquement, je ne parle de la pédagogie Freinet. Je possède un certain nombre d'informations effectivement, mais à la portée de tout le monde ; c'est le coup des placards ! Il suffit de les ouvrir pour découvrir toute une documentation, encore faut-il avoir envie, sans que quelqu'un te mâche la besogne. Je ne fais pratiquement jamais d'exposés pour expliquer ce qu'est la pédagogie Freinet. Ça, c'est le piège de l'E.N. ; on récupère tout par des discours ; on est un bon prof sympa, on te fait un exposé sur la pédagogie institutionnelle, Baudelot et Establet, sur la pédagogie Freinet... Et ça n'a aucune influence. L'essentiel, au contraire, c'est d'arriver à faire vivre des trucs qui ressemblent à ce qu'on vit dans les classes Freinet ! Et là, il n'y a pas besoin de discours !